
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER

EN 1864

(Suite et fin. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129 et 130)

Nous gravissons un mamelon rocailleux au sommet duquel sont deux petites redoutes en pierres sèches qui nous ont paru avoir servi de postes-avancés à l'un des nombreux camps qui, depuis 1844, ont été établis sur ce point; puis nous descendons dans une vallée marécageuse, couverte de magnifiques fourrages; nous la traversons, et nous allons dresser nos tentes à Ras-el-Aïn, sur les bords d'un ouad bordé de saules et de roseaux, au pied d'une chaîne de petites collines de nuance jaune-sale.

Ce bivouac n'est que temporaire; ses marais lui ont fait une mauvaise réputation. Aussi, le général a-t-il décidé qu'on lèverait le camp à quatre heures du soir pour aller coucher à trois lieues plus loin.

Tagguin est un point auquel ses eaux et ses fourrages ont, dans tous les temps, donné beaucoup d'importance, et les tribus qui l'avoisinent se le sont bien souvent disputé par les armes:

c'est ainsi que les Harar, les Oulad-Khelif, les Oulad-Châïb, les Oulad-Mokhtar et les Nouaïl rougirent si fréquemment de leur sang ces précieuses eaux, la vie de leurs troupeaux. Les Oulad-Khelif, pour appuyer plus solidement leurs prétentions sur le campement de Tagguin, y firent bâtir un petit fort actuellement ruiné. Du reste, d'après les érudits, Aïn-Tagguin signifierait « *Fontaine des Puissants* (1), » et cette dénomination expliquerait que ce lieu, théâtre de fréquents combats, ne saurait appartenir qu'aux forts, à ceux enfin qui l'ont conquis.

Tagguin est aujourd'hui l'un des campements des Oulad-Châïb, de cette tribu qui fit défection au commencement de l'insurrection.

Nos colonnes passaient pour la première fois sur ce point en 1842 : ce fut le 30 septembre, quand le général de La Moricière poursuivait cette grande émigration de 30,000 individus qui fuyaient le Tell de la province d'Oran pour se jeter dans le Sahara. Le point de Tagguin est surtout célèbre dans nos annales algériennes par la prise de la zmla de l'Émir Abd-el-Kader, le 16 mai 1843, brillante affaire tentée sur les indications du colonel Yusuf, et à laquelle il prit une si grande et si glorieuse part.

La zmla toute entière était établie à Ras-el-Aïn de Tagguin : elle se composait de 300 douars présentant une population de 20,000 âmes, dont 5,000 guerriers. Bien que le duc d'Aumale n'eût avec lui que 500 cavaliers, il n'hésita pas à les jeter sur l'ennemi. Le lieutenant-colonel Morris chargea, à droite, avec les chasseurs ; le colonel Yusuf, à gauche, avec les spahis ; le duc d'Aumale se portait en même temps sur le centre avec une petite réserve. La surprise fut complète : nos cavaliers fondirent comme une trombe de feu au milieu de cette population terrifiée, hurlante ; ce n'était bientôt plus, dans cette ville mobile, qu'une confusion, un pêle-mêle de femmes qui supplient ou qui injurient, d'enfants qui pleurent en appelant leurs mères, de guerriers qui courent à leurs armes ; mais la trombe passait rapide, effrénée,

(1) A moins pourtant que *Tagguin* ne vienne de *taguen*, qui signifie *limon au fond d'un ruisseau*. Cette leçon serait d'accord avec la condition du lieu, lequel est fort marécageux.

terrible, renversant, brisant, écrasant, broyant tout ce qui lui faisait obstacle ; les sabres sillonnent l'air d'éclairs sanglants, la poudre jette son cri aigre et vibrant, les armes se choquent, les étriers tintent sous les coups des chabirs, et, sous ce bruit de ferraille, hommes et chevaux, la narine ouverte, les naseaux fumants, l'œil enflammé et veiné de sang, roulent toujours, pulvérisant, dans leur course fougueuse, vertigineuse, tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin. Trois cents guerriers arabes sont tués ; trois mille prisonniers (1), quatre drapeaux, un canon, et un immense butin sont les trophées de la victoire.

La mère et la femme d'Abd-el-Kader se sauvèrent sur un mulet, escortées par quelques cavaliers. La première, dit-on, aurait, pendant quelques instants, tenu suppliante l'étrier du colonel Yusuf qui, après l'avoir rassurée, sans la connaître, l'aurait perdue dans la foule.

Au mois de mai 1844, le général Marey, dans son expédition sur Laghouath, avait reconnu l'excellence de la position de Tagguin ; il y créait un dépôt fortifié pour y laisser les approvisionnements du retour, ainsi que ses éclopés, diminuer ainsi d'autant les embarras et les dépenses de son convoi, et, enfin, assurer ses communications. Il existait alors à Tagguin, sur une hauteur dominant les marais, un reste de ksar bâti là vers 1834, et qui avait été abandonné depuis à cause de son insalubrité. En deux jours, le général le mit à l'abri d'une attaque : on y établit quatre bastions, un réduit en pierres sèches, et un réduit de réduit en caisses de biscuit et sacs d'orge ; une caponnière menait à un puits creusé dans le bas. Cent cinquante hommes, sous les ordres d'un capitaine, fournirent la garnison de ce dépôt.

Les Rahman, les Oulad-Chaïb et les Bou-Aïch vinrent former autour de Tagguin leurs nombreux douars.

A diverses époques, les colonnes séjournèrent ou passèrent sur ce point, et y laissèrent quelques travaux.

(1) Le malheureux lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah, qui, 21 ans plus tard, le 16 avril 1864, devait tomber assassiné à Tagguin, était parmi les prisonniers qui furent faits dans la mémorable journée du 16 mai 1843. Il était alors âgé de 13 ans.

C'est ainsi que la colonne du général Liébert, qui campa, dans le courant de mai dernier, sur les eaux de Tagguin, restaura et agrandit l'ouvrage qu'avait créé le général Marey en 1844 pour y établir son dépôt. Quand, pendant que la colonne Yusuf faisait sa pointe sur Tadjrouna, le général Liébert se porta sur El-Beïdha, il fit son biscuit-ville de ce retranchement en pierres sèches. Aujourd'hui, c'est une véritable œuvre d'art qui pourrait défier les attaques de tous les Sahriens réunis.

Cette position n'est pas positivement un lieu de plaisance ; outre son insalubrité, il est difficile de trouver des mamelons plus pelés, plus rocailleux que ceux qui enceignent la vallée marécageuse de Tagguin ; leur nuance isabelle n'ajoute rien à la gaieté du point de vue. On remarque, sur un piton situé à l'ouest de l'ouvrage Marey, des traces d'un retranchement en pierres sèches qui a dû être l'un de ses postes-avancés. Un marais, bourbeux et vaseux comme l'Achéron, produit par les eaux de la fontaine de Tagguin, s'étend traîtreusement sous les joncs et les roseaux, et répand autour de lui, quand il est piétiné, des miasmes pestilentiels à odeur sulfureuse. Quelques parties du marais sont desséchées ; les efflorescences salines qui les recouvrent indiquent que les eaux qui y séjournent pendant l'hiver sont saumâtres.

Depuis l'affaire du 16 avril, les vautours et les corbeaux ont élu domicile aux environs de Tagguin ; ils s'y comptent par centaines. Il nous semble pourtant qu'après deux mois de travail, la besogne de ces fossoyeurs-nettoyeurs doit fortement s'avancer.

Dans cette vallée, le soleil nous frappe plus impitoyablement que jamais ; c'est une chaleur lourde, accablante comme une chasuble de plomb. Nous pouvons apprécier actuellement ce que devaient éprouver les gens condamnés au supplice de l'auto-da-fé. Il est quatre heures, et nous nous mettons en route sans le moindre regret pour aller chercher un gîte à trois lieues plus loin. Nous campons sur un petit ravin qui va jeter ses eaux — quand il en a — dans l'ouad Tagguin, à hauteur de R'ouïba.

Une dépêche télégraphique nous apprenait qu'à la date du 20 juin, le général Deligny rentrait à Géryville, après avoir détruit El-Abodh-Sidi-Ech-Chikh. Le marabout Sid Mohammed-

ben-Hamza était en fuite, et les Harar avaient fait leur soumission.

Comme le disait la dépêche télégraphique, le marabout était bien en fuite ; mais il était suivi par les cavaliers des Mekhadma, des Châanba, des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, des Oulad-Châïb, et de plusieurs douars des Harar. C'était bien une fuite à notre point de vue ; mais, pour les Arabes, ce n'était qu'une retraite. On le verra plus tard. Du reste, nous le répétons, la fuite d'un goum n'a pas, pour les indigènes, l'importance que nous attachons à cette manière de se retirer ; c'est, au contraire, un des principes de la tactique de ce peuple, qu'il faut se hâter de fuir, quand on ne se sent pas le plus fort. Il est vrai que, le lendemain, on peut très-bien retrouver devant soi ce même ennemi qu'on avait mis en fuite la veille, et qu'on croyait bien loin.

Le 22 juin, la colonne, qui pensait se diriger sur Chellala, était jetée soudainement à gauche de la route, et prenait une direction légèrement ouest ; le général lui donnait apparemment une autre destination ; mais, dans tous les cas, le secret était bien gardé. Les commentaires nous portaient sur Tiaret en passant par Goudjila ; nous étions sur le chemin qui conduit à ces localités. Mais, après deux heures de marche, à hauteur du ravin de Bou-Chaouat, la colonne se redressait et filait droit au nord. Nous ne fûmes fixés sur notre objectif qu'à l'entrée de la Teniet-el-Hamra, qui coupe le Djebel-Ben-Hammad, et ouvre un passage sur le ksar de ce nom.

La Teniet-el-Hamra est un étranglement extrêmement étroit qu'encombrent d'énormes blocs de rochers arrachés aux sommets voisins. Un chemin de chèvre, dans lequel on ne peut passer qu'un à un, s'allonge en limaçon sur le flanc droit du col, puis il atteint, à hauteur d'un carrefour de ravins, une rampe assez raide qui débouche, à mi-côte des hauteurs rocheuses de Ben-Hammad, sur une vaste plaine couverte de halfa qui se confond, au nord et à l'ouest, avec le plateau du Sersou. Quand le ciel est sans brume, on découvre très-bien de ce point le poste-avancé de Teniet-el-Hâd. A partir du sommet de la rampe dont nous venons de parler, le chemin court au pied des pentes du Djebel-Ben-Hammad jusqu'à hauteur de l'échancrure au fond de laquelle

s'embusque le ksar Ben-Hammad. C'est en ce point que la colonne pose son camp sur un terrain rocailleux à l'excès, où l'on ne parvient à dresser les tentes qu'après de longs tâtonnements.

Le pays de Ben-Hammad (1) mérite son nom à tous égards ; car c'est bien la région la plus durement rocailleuse qu'il soit possible d'imaginer, et nous ne voyons guère que la rude chebka du Mزاب qui puisse lui être comparée. Le massif du Djebel-Ben-Hammad ne se compose, pour ainsi dire, que d'un immense rocher formé de blocs gigantesques superposés et dont les flancs sont coupés à pic ; c'est là, incontestablement, que les Titans ont essayé d'escalader le ciel. Ces hideux escarpements ont encore cette teinte ocreuse dont nous sommes si fatigués, et nous inférons de cette monochromie que c'est le même badigeonneur qui a eu toute l'entreprise du Sahara. Ces chaînons, nus comme un ver, viennent se nouer à l'est et à l'ouest à une sorte d'anneau qui forme entre leurs points d'attache une vaste dépression circulaire à berges déchirées, rongées. On arrive sur cet immense puisard dont la margelle, le couronnement, paraît être le point culminant du massif, par deux plateaux rocheux posés en tremplin sur les bords de l'excavation où ils viennent s'accrocher. Ces plateaux, d'une largeur assez considérable, jouent, par l'effet de leur presque inaccessibilité, le même rôle que les *gâda* du Djebel-l-Amour, c'est-à-dire que, dans un pressant danger, ils peuvent servir de refuge aux gens de Ben-Hammad et à leurs troupeaux. Les flancs de ces plateaux renferment aussi de profondes anfractuosités qui semblent impraticables, et qui le sont, en effet, pour ceux que les gens de Ben-Hammad n'ont pas mis dans leur secret. Ces cavernes sont des cachettes au fond desquelles, comme nous le dirons plus loin, alla bien souvent s'enfuir le bien d'autrui.

Au fond de l'excavation dont nous venons de parler, jaillit, du fond de la paroi adossée à l'est, une source qui se répand en

(1) Les Sahriens appellent *hammad* des plateaux rocailleux d'une dureté excessive ; c'est comme un sol de fer sur lequel on aurait semé des scories. *Ben-Hammad* signifierait, dans le langage imagé des gens du Sud, *filz des plateaux rocailleux*.

dehors du massif par l'échancrure qui donne accès dans la crique formée par la solution de continuité des chaînons est et ouest. Quelques jardins à arbres fruitiers ont été plantés sur le parcours des eaux de la source. Le village de Ben-Hammad, qu'on ne découvre que lorsqu'on est dessus, est accroché à gauche — comme une cage d'oiseau — sur une alluvion rocailleuse provenant d'un éboulement de l'escarpement nord ; des jardins maigres et chétifs sont placardés — comme un tableau appliqué contre un mur — au-dessus du ksar et au sommet de l'éboulement. Les Hel-Ben-Hammad sont donc littéralement dans un puits dont on aurait ouvert une paroi au moyen d'une tranchée allant affleurer son fond.

Il est bien évident qu'une population ne va pas se loger ainsi sans raison ; les gens de Ben-Hammad se sont, en effet, choisis cet établissement en vue de l'honnête profession qu'ils avaient l'intention d'exercer.

Depuis les temps les plus reculés, les gens qui, plus tard, vinrent habiter Ben-Hammad, passent pour aimer à l'excès le bien d'autrui. Autrefois, ils vivaient sous la tente, et, pour arriver à s'approprier des troupeaux sans bourse délier, ils employaient la *razia* qui, en résumé, est presque de la guerre, moins la *sainteté* du but. Mais, dans ces sortes d'opérations qui présentent des périls aussi bien pour l'assaillant que pour l'assailli, les futurs Beni-Ben-Hammad laissaient souvent quelques-uns des leurs, circonstance qui enlevait une grande partie de son intérêt à cette guerre au butin. Il s'agissait, non pas de renoncer au métier, mais de trouver un moyen de le rendre tout aussi fructueux sans courir le moindre danger. Ce fut un ancien qui mit la main sur la solution. Il exposa modestement, — bien qu'il n'en fût plus à faire ses preuves, — que la question se bornait à chercher un lieu sûr, hors d'atteinte, difficile à découvrir, facile à défendre, lieu, enfin, propre aux embuscades et au dépôt des biens que le Dieu unique, — qui est grand et généreux, — pourrait faire tomber entre leurs mains. L'ancien ne le disait pas ; il gazait ; mais on voyait bien que ce qu'il voulait, c'était un coupe-gorge ; la pudeur n'était donc pas entièrement bannie de son cœur. « Eh bien ! ajouta le chikh, ce lieu, je l'ai

trouvé : c'est Ben-Hammad. Nous avons là *gâda* de refuge pour les mauvais jours, cavernes profondes pour y mettre nos biens, — et ceux des autres, s'il plaît à Dieu ! — eaux superbes pour nous abreuver, nous et nos troupeaux, bordj naturel pouvant défier les armées de tous les sultans du monde. — Ceci se passait bien avant notre occupation. — Que vous faut-il de plus ? De là, nous fondons sur les voyageurs sans défense, sur les gens qui reviennent des marchés, sur les caravanes ; nous les dépouillons de leur superflu, à moins qu'ils ne consentent — et je le leur conseillerais volontiers, — à nous payer un droit de passage, et nous rentrons au plus vite dans notre repaire sans attendre les explications qu'ils seraient tentés, peut-être, de nous demander. »

La proposition était trop belle pour ne pas être acceptée ; aussi le fut-elle à l'unanimité.

Quelques mois après, le village était bâti, et les Ben-Hamma-diens exerçaient déjà avec succès leur honorable industrie. Redoutés jusqu'à plusieurs journées de marche de leur base d'opérations, les tribus avaient consenti à leur payer un certain impôt, et personne ne pouvait traverser la Tenïet-el-Hamra, sur laquelle ils avaient établi un droit de péage, sans se soumettre au tribut fixé. L'ancien agha des Oulad-Châïb lui-même, El-Djedid-ben-Youcef, qui trouvait que cet impôt avait du bon — surtout pour ceux qui le percevaient, — ne dédaigna pas de se l'attribuer et de s'en faire de jolis revenus.

Il est clair que notre immixtion dans les affaires du Sud a dû porter un coup désastreux à l'industrie des gens de Ben-Hammad ; mais ils n'ont jamais pu se défaire, entièrement de leurs anciennes habitudes, et l'on est toujours sûr de leur voir prendre des actions dans les affaires d'eau trouble. C'était précisément un grief de cette nature qui nous amenait devant leur ksar.

Il existe, à dix kilomètres au nord de Ben-Hammad, un petit village bâti par des ouvriers européens auprès de l'emplacement de l'ancienne Chellala, et qui a pris le nom de son ancêtre. Ce village, où le kaïd Djelloul-ben-Msâoud, qui a été tué par Nâïmi-ould-El-Djedid, avait sa résidence, fut peuplé avec des Znina, Sahriens étrangers à la tribu des Oulad-Sidi-Aïça, qui ont leurs

terres de parcours autour de Chellala. Or, après l'affaire du 16 avril et la défection des Oulad-Châïb, le pays n'étant plus gardé, Chellala, notre création, fut saccagée par ses voisins, par les Beni-Ben-Hammad particulièrement qui, revenant à leurs anciens errements, s'empressèrent de faire main-basse sur les troupeaux de bœufs et de moutons appartenant aux Chellaliens. Ce vol, jusqu'à présent, était resté impuni, de même que le crime qui leur était reproché d'avoir fait de la poudre pour les rebelles. Mais le jour de la rétribution était arrivé, et le châtement qu'avait encouru cette population tarée ne pouvait plus être différé.

Ne se sentant pas la conscience très-nette, les gens de Ben-Hammad, à l'exception de trois ou quatre tentes qui étaient restées sur les eaux, s'étaient retirés sur leur *gâda* à notre approche, prêts à y défendre, sans doute, leurs femmes et leurs troupeaux. Au lieu de députer quelques-uns de ses membres vers le commandant de la colonne pour lui faire entendre des paroles de paix et de soumission, cette population prenait, au contraire, une attitude hostile et une position de défense.

En présence d'un pareil aveuglement, il n'y avait plus à hésiter ; il fallait frapper.

Le général décida donc que deux bataillons et deux escadrons iraient chercher la soumission des gens de Ben-Hammad.

Vers minuit, deux détachements, de la force d'un bataillon chacun, escaladèrent en silence, guidés par des gens du pays, les pentes est et ouest de la *gâda* où s'étaient retirés les gens de Ben-Hammad. Le départ des deux colonnes fut combiné de façon à les faire arriver, en même temps et à la pointe du jour, sur le lieu où l'on supposait pouvoir trouver et surprendre les rebelles. La colonne de gauche, formée par les Tirailleurs du 1^{er} régiment, avait un très-long détour à faire ; les chemins étaient atroces et presque impraticables ; la lune était voilée par une brume assez épaisse qui permettait à peine de se diriger à travers les rugosités, les rides, les déchirures de la route.

Vers trois heures et demie, un coup de feu réveillait notre camp : les gens de Ben-Hammad veillaient, et ils venaient d'apercevoir la tête de la colonne de gauche. Le feu s'engage ; la fusillade est répétée par les échos de la montagne. La colonne de

droite vient d'apparaître à son tour ; les spahis tiennent le village en respect, et ferment toute retraite aux gens qui ont pu s'y enfermer. Les Beni-Ben-Hammad se sentent cernés ; la confusion est bientôt à son comble : les hommes crient, les femmes pleurent et supplient, la voix aiguë des enfants se mêle au sifflement des balles, les bœufs mugissent, les moutons bêlent, concert infernal et terrible où l'on sent que la mort doit faire sa partie. Des ombres fuient sur les sommets ; des fuyards s'accrochent aux flancs des escarpements et disparaissent dans les anfractuosités. Les clairons ont sonné : « Cessez le feu ! » Toutes les crêtes sont couronnées ; mais grâce à la demi-obscurité qui voile la *gâda*, et à leur parfaite connaissance du pays, la plupart des hommes ont pu s'échapper ou se cacher dans les rochers, abandonnant ainsi leurs femmes et leurs troupeaux. Nos soldats poussent devant eux bêtes et gens jusqu'à l'entrée d'un col s'ouvrant sur une rampe qui a son pied au fond de la grande déchirure où est situé le ksar. Femmes et enfants, bœufs, veaux, chèvres, moutons, juments et ânes s'écoulent par ce passage et sont conduits au camp. Pendant ce temps, le village était livré aux flammes, et l'épaisse fumée qui s'élevait lentement de ce fouillis d'ordures et d'impuretés apprenait aux fuyards de Ben-Hammad que nous pouvions les atteindre.

Une trentaine de femmes, portant ou trainant presque toutes un enfant, sont amenées au camp. Nous cherchons les traces de la douleur sur ces visages flétris ; car, enfin, elles ont pu perdre — elles n'en savent rien encore — soit un père, soit un mari, soit un fils ; mais nous n'y trouvons que l'indifférence la plus absolue. Que se passe-t-il donc — nous ne dirons pas dans ces âmes — dans ces corps pour lesquels les maux les plus poignants, les plus cruels ne sont pas des douleurs ? A quel état d'abrutissement en est donc arrivé la femme arabe pour rester insensible à ce point devant la perte d'êtres qui, pourtant, devraient lui être chers ? Est-ce de la résignation ? Y a-t-il bien perte pour elle ? Dans tous les cas, ce n'est pas du stoïcisme ; car ce principe de la secte de Zénon est la fermeté, la constance dans les revers et les douleurs, et nous n'avons trouvé sous la crasse de ces visages qu'insensibilité et indifférence. En résumé, la femme

arabe est-elle si à plaindre d'une situation qui, si elle ne permet pas les grandes joies, se compense au moins par l'avantage de ne pas admettre les grandes afflictions ?

Un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille, suit les prisonnières.

Il est difficile de se faire une idée de la malpropreté de ces malheureuses femmes : les linges qui leur servent de vêtements n'ont jamais, bien certainement, été soumis à l'action détersive du savon. Dans tous les cas, les hommes ne sauraient leur en faire un reproche ; car ils sont absolument dans le même état de saleté repoussante que — nous ne dirons pas leurs moitiés — leurs tiers ou leurs quarts, bien que les ksariens ne se permettent que très-rarement le luxe de plusieurs femmes.

Les petits enfants font mal à voir : nus pour la plupart, ou couverts d'une loque, ils suivent machinalement les femmes, ou, suspendus à un sein flétri et tari, ils y cherchent une existence dont ils paraissent avoir grand besoin ; d'autres encore sont amarrés sur le dos de leur mère, et y dorment la tête penchée et les yeux bouffis.

Des chiens maigres et à poil hérissé suivent, la tête basse, ce cortège de misère.

Le champ de la lutte présente un spectacle navrant : à droite, des débris de tentes et de leur misérable mobilier, des paillassons éraillés, des *keskès* usés, des marmites en terre brisées, des linges souillés, des loques ensanglantées, des lambeaux de tapis, des couffins troués, des fragments de bracelets en corne, des colliers en verroterie égrenés, des nattes — postiches en laine noire — piétinées, et mille autres objets à l'usage des ksariennes sont épars sur le sol dans une confusion qui marque la violence et la lutte. Les sokhkhrra fouillent, remuent ces débris immondes ; ils les ramassent, les estiment, les empochent dans leur capuchon ou les rejettent, selon la valeur de leur estimation. Des chiens horripilés rôdent, en flairant, autour des lieux où se dressaient les tentes de leurs maîtres. A côté, un cadavre dépouillé de ses loques ; un pieux musulman a essayé de recouvrir d'un fragment de paillasson ce corps jaunâtre, chétif, recroquevillé, racorni par la mort. La balle qui l'a tué a pénétré dans l'œil sans

y laisser trace de sang ; elle a fait son trou -- un trou énorme, — comme si elle avait frappé dans un plâtre ; c'est une cassure. Plus loin, un autre cadavre, celui d'un jeune homme, dépouillé aussi, mais recouvert d'un lambeau de vieux sac ; frappé juste au cœur : le trou de la balle et une goutte de sang déjà noirci. Au pied de l'escarpement, trois femmes assises, un cadavre étendu sur leurs genoux — la scène du saint Sépulcre, moins la douleur ; — ces femmes sont, sans doute, la mère, la sœur, la femme du tué. Le cadavre est couvert ; ses jambes sont rayées de lignes sanglantes qui annoncent autant de blessures, cinq ou six. Ces femmes attendent, le visage calme, indifférent, comme si elles tenaient tout autre chose qu'un cadavre sur leurs genoux, elles attendent, en regardant les passants, le mulet qui doit transporter le corps à sa dernière demeure. A gauche, la tête dans le ruisseau, un autre cadavre ; un chien lèche ses blessures.

Français, cavaliers du goum, passent au milieu de ces morts, de ces débris ; ils vont à l'eau, ou mènent leurs chevaux à l'abreuvoir en sifflant, en chantonnant — les Français — quelque chanson grivoise, — les Arabes — toute la collection des charmes de Meriem ou d'Aïcha. A gauche, le village en flammes ; par-dessus tout cela, un soleil de feu qui calcine les morts et les vivants, une odeur de poudre, de sang, de cadavre, de débris fouillés, d'immondices qui brûlent ! C'est affreux !

Après cette exécution, le général faisait connaître à ses troupes les raisons qui l'avaient motivée :

« Le ksar de Ben-Hammad ayant été de tout temps un repaire de malfaiteurs, et sa population ayant, dernièrement encore, causé la ruine de nombreux colons et indigènes par le sac du village de Chellala et le vol de ses troupeaux, les gens de Ben-Hammad viennent d'être châtiés avec toute la rigueur que comportent les circonstances actuelles. »

A deux heures de l'après-midi, le camp était levé, et nous allions établir notre bivouac à Chellala ; à quatre heures, nous dressions nos tentes en avant des jardins de cette délicieuse oasis. Nous avons quitté l'enfer pour le paradis.

Le nouveau village de Chellala a été bâti au-dessous de l'an-

ciens ksar de ce nom ; on voit encore les ruines de la vieille Chellala, sur la rive gauche d'un ravin qui descend du Djebel Ahmar-Khaddou.

Il n'est point, dans tout notre Sahra, dans notre Tell peut-être, une oasis aussi fraîche, aussi ravissante, aussi délicieusement verte que celle de Chellala. Ce charmant Éden plaît d'autant plus qu'on s'attend moins à le trouver ; en effet, tout, autour de cette splendide végétation, est rocailleux, jaune-sale, sablonneux, dénudé, pelé et particulièrement triste. Chellala, c'est une émeraude enchâssée dans un caillou.

Pénétrez, si vous le pouvez, dans ses jardins presque impénétrables, — une forêt vierge d'arbres fruitiers : — des figuiers touffus et branchus à abriter toute une compagnie sous leur ombre ; des abricotiers gigantesques pliant sous le poids de leurs fruits d'or ; des grenadiers empourprés de leurs merveilleuses fleurs ; des vignes qui enlacent les arbres de leurs pampres verts ; puis, dans les branches, des myriades d'oiseaux — des oiseaux dans le Sahra ! — qui chantent, qui gazouillent, des tourterelles mâles qui roucoulent des élégies à fendre l'âme des plus cruelles ; à nos pieds, des ruisseaux d'argent courant en ricanant sous l'herbe et les fleurs. Ça et là, sur ce plafond de verdure, une échappée de ciel d'azur ; jamais de soleil ; — cet astre n'est pas admis sous ces frais parasols. — Ah ! restons ici, et, surtout, gardons-nous bien de mettre le nez à la lisière du bois !

Chellala doit toutes ses splendeurs à une admirable source qui sort du pied de la montagne grosse comme une rivière ; une galerie creusée dans le roc va chercher les eaux jusque dans les entrailles d'un contre-fort du Djebel Ahmar-Khaddou, et les amène à la tête des jardins.

Chellala a été relevée tout récemment : la beauté de l'oasis, sa situation avaient fait songer à y établir un marché, un port plutôt, pour le commerce des laines ; on pensait, en allant au-devant des Arabes-pasteurs, faciliter les transactions entre eux et les Européens. Cela pouvait être ; mais il y avait, selon nous, une grave erreur à porter nos marchés plus au sud ; c'était nous faire presque les tributaires des Sahriens, tandis que nous devons tendre, au contraire, à les attirer dans le Tell et sur nos marchés

de l'intérieur, ou, tout au moins, sur ceux de nos postes-avancés de la ligne de ceinture. Comme nous le disions plus haut, à propos de l'extension donnée à la culture des céréales chez les Oulad-Nâïl, c'est une fausse et impolitique spéculation que de faire mentir cette profession de foi des Sahriens : « *Nous ne pouvons être ni musulmans, ni juifs, ni chrétiens ; nous sommes forcément les amis de notre ventre ;* » et, — ne l'oublions pas, — le père des Sahriens, c'est le maître de leur mère, et leur mère, c'est le Tell. On considérait, il y a vingt ans, comme un axiome politique que les maîtres du Tell sont aussi les maîtres du Sahara, ce qui s'expliquait par l'impossibilité où sont les tribus sahriennes de tirer leurs grains ailleurs que du Tell. Sous les Turcs, ce besoin de manger suffisait seul pour leur faire payer l'impôt (*lezma* ou *euça*), et la quittance du receveur était, comme on le disait alors, la seule clef qui pût leur ouvrir le pays aux céréales. « Familiarisées avec cette idée qui est aussi ancienne que leur existence sociale, dit M. Pellissier de Reynaud, quelques-unes des tribus sahriennes, celle des Arbaâ, entre autres, étaient venues d'elles-mêmes offrir de payer l'impôt d'usage, afin que leurs relations avec le Tell ne fussent pas interrompues. » C'est, évidemment, à cette cause qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle, en 1844, le général Marey pénétra dans notre Sud, et l'accueil qu'il y reçut.

Gardons-nous bien de modifier les conditions de cette sorte de dépendance dans laquelle se trouvent les Sahriens par rapport aux maîtres du Tell, et que toujours ils sentent qu'ils ont besoin de nous. Que notre colonisation s'arrête à la ligne de ceinture du Tell, — c'est la véritable patrie des céréales, — et n'encourageons pas la charrue européenne à pousser ses sillons jusqu'au-delà de Djelfa.

Dans le Sahara, des postes — tant que nous voudrons, et jusqu'à Ouargla, s'il le faut, — mais pas de centres européens ; ils ne pourraient, à un moment donné, que nous embarrasser et gêner notre action. Plus tard, nous verrons.

Des ouvriers européens furent appelés pour construire les maisons qu'on destinait à la population qui était désignée pour habiter Chellala. On voyait bientôt s'élever, au nord des jardins,

un village d'opéra-comique, avec des constructions d'un goût douteux tenant à la fois de la maison mauresque et du castel du moyen-âge, architecture hybride, fantastique, avec tourelles, créneaux, mâchicoulis, terrasses, lucarnes carrées, et rappelant par le style ces pièces montées de haute pâtisserie qui sont en montre chez les confiseurs. Ces maisons, qui ne sont pas terminées à l'extérieur, sont déjà infectes et dégradées à l'intérieur; les murs sont maculés, noircis de fumée, écornés; le sol y est bossué comme un cimetière; les portes boîtent; des chiffons et des pierres ont remplacé les vitres cassées. Tout cela à l'air dépenaillé, misérable, sale comme l'habitant qui l'occupe. C'est encore une de nos erreurs de vouloir caser les Arabes, les Sahriens surtout, dans des habitations à l'européenne: nous avons vu ce que la suite de l'Émir a fait de nos châteaux de Pau et d'Amboise: la propreté — ne le savons-nous pas? — est proportionnelle au degré de civilisation d'un peuple, et conséquente à sa situation géographique.

Chellala, qui a d'abondantes et belles eaux, — plus belles que bonnes, — est pourvue d'une fontaine monumentale avec abreuvoir et d'un bassin-réservoir phénoménal; le mot bassin est insuffisant; c'est un lac qu'il faudrait dire. Les cavaliers du goum et les sokhkhara en ont fait une école de natation, sans trop se préoccuper de la question du caleçon.

Le général avait beaucoup à reprocher aux tribus du cercle de Boghar: c'était la seule partie de la province qui eût fourni son contingent à l'insurrection, celui des Oulad-Châïb; c'est surtout dans ce cercle que l'obéissance avait été lente, hésitante: des ordres de l'autorité y étaient restés inexécutés; on opposait à ses décisions une force d'inertie coupable; on y sentait, en un mot, un mauvais vouloir très-caractérisé, et qui n'eût pas manqué de se traduire en rébellion ouverte, si nous eussions eu l'ombre d'un insuccès; quelques-uns de ses guerriers étaient même passés aux rebelles. Bien que ces tribus nous eussent fourni leurs contingents et des moyens de transport, nous ne pouvions cependant oublier et laisser impunie leur attitude au commencement de l'insurrection. Le général avait donc convoqué les tribus coupables dans la vaste plaine qui s'étend entre Chellala et Boghar.

C'est un spectacle à la fois grandiose et imposant que cette immense ligne de tentes qui se déroule comme un long serpent noir jusqu'à l'horizon, que ces innombrables troupeaux qui tachent de blanc les tons foncés du sol. Toutes ces populations sont là attendant anxieuses les décisions du représentant de la France.

Les hommes de ces tribus ont été appelés à Chellala pour y recevoir les reproches du général et y entendre ses jugements.

Le 25 juin, à six heures du matin, tous ces hommes sont accroupis et forment un cercle compacte sur le terrain qui leur a été assigné; le général, escorté de tous les officiers de la colonne, ne tarde pas à arriver au rendez-vous qu'il a fixé. Là, interpellant chaque tribu à son tour, il formule son accusation et condamne. A l'exception de quelques voix timides invoquant des motifs d'excuse, tous paraissent accepter la décision qui les frappe. Cela fait, le général les congédie et les renvoie à leurs tentes, et tous se retirent avec ce bourdonnement particulier aux foules.

Le lendemain, 26 juin, le général faisait connaître dans les termes suivants à sa colonne les considérants qui avaient motivé ses jugements :

« SOLDATS !

« Dès votre arrivée ici, vous avez pu voir cette vaste plaine de vingt-sept lieues qui nous sépare de Boghar se couvrir de tentes et de troupeaux, et pourtant leurs populations, que vous avez vues hier matin réunies dans mon camp avaient toutes commis la faute grave de n'être pas venues à notre aide dès le début de l'insurrection. Obligées de reconnaître notre force et n'espérant qu'en notre générosité, elles viennent aujourd'hui se jeter spontanément dans nos bras et implorer notre clémence.

« Il est certain qu'une pareille démarche doit beaucoup leur faire pardonner; mais il est des fautes que le soin de l'avenir nous force à ne pas laisser impunies.

« En conséquence, j'ai dû frapper des amendes sur ces tribus, dont les plus coupables sont les Oulad-Ahmed-Recheïga, les Oulad-Sidi-Aïça-Souagui et les Oulad-Sidi-Aïça-el-Oureg.

« Le total, qui est de 320,000 francs, sera versé, dans le délai

de huit jours, à la caisse du Receveur des Contributions de Boghar, ainsi qu'une somme de 94,000 francs, qui sera répartie, par les soins d'une commission spéciale, entre les colons et les habitants de Chellala, comme indemnité du pillage dont ils ont été victimes.

« Au bivouac de Chellala, le 26 juin 1864.

« *Le Général de Division commandant la colonne
expéditionnaire du Sud,*

« Signé : YUSUF. »

Le lendemain, 27 juin, la colonne quittait l'oasis — déjà un peu fanée — de Chellala, et prenait la belle et large route de Boghar. Nous longions cette longue ligne de douars, et nous pouvions, en nous isolant par la pensée, remonter de cinq mille ans le courant des âges et nous croire au temps des patriarches : voici Jacob et Laban ; voilà Rachel et Lia ; rien n'est changé ; mêmes vêtements, mêmes tentes, mêmes mœurs, mêmes vices, et, à peu de chose près, mêmes vertus.

Nous ignorons si c'est l'amende qui leur a été infligée qui leur donne cet enthousiasme ; mais, au fur et à mesure que le général passe devant une tribu, ses cavaliers montent à cheval et se détachent pour venir le saluer d'une brillante fantazia. Les femmes les suivent dans de riches et élégants *âthathich* (palanquins).

Les chevaux, comme ceux des paladins du temps de la chevalerie partant pour le tournoi, sont caparaçonnés de housses de soie et de velours brochées d'or aux couleurs vertes, rouges ou bleues. Nos chevaux ne se sentent pas d'aise sous nous à l'aspect de ces belles buveuses d'air du désert si coquettement parées ; c'est un concert de hennissements élégiaques à ne plus pouvoir s'entendre. Les chameaux, chargés de palanquins, paraissent on ne peut plus fiers de leur mission ; ils marchent avec cette majesté ridicule des animaux à longs cous. Eux aussi sont superbement harnachés : des housses à franges et à ornements rouges et bleus cachent, en les couvrant jusqu'aux jarrets, leurs formes dépourvues d'élégance. Le palanquin est fermé de rideaux rouges fixés par une bande blanche croisée ; un long roseau, ren-

fermé dans une gaine d'étoffe rouge et terminé par un grelot, se balance flexible au sommet de la couronne du palanquin comme une jeune fille qui veut séduire un Croyant. Sous les excitations d'hommes à pied, les chameaux à palanquins sont poussés jusque vers le général : de petites mains sales s'agitent entre les rideaux sans les ouvrir, et des voix perçantes glapissent de joyeux *you ! you !* de bienvenue. Puis les chameaux s'en retournent en trotinant, et en donnant au palanquin les mouvements du chapeau de polichinelle quand ce double bossu danse sa sauteuse.

Nous arrivons sur l'ouad El-Oureg, caché dans sa forêt de roseaux, et nous posons notre camp sur sa rive droite, au-dessous de l'Aïn-el-Oureg. Les eaux de cette source forment, plus bas, les marais de Bel-Kheïtar.

Le 28 juin, nous reprenions la route que nous avons quittée la veille pour aller dresser nos tentes sur les eaux de l'Oureg. Les fantazias continuent, et les femmes à palanquins viennent thuriférer le général, à son passage devant leurs douars, de l'encens de leurs suraigus *you ! you !*

Nous longeons la belle tribu des Bou-Aïch ; son agha, Sid Sliman-ben-Thahar, — figure de patriarche, — a voulu présenter lui-même son peuple au commandant de la colonne.

Les Bou-Aïch sont riches de belles juments, de beaux troupeaux, de tentes splendides, de femmes ravissantes et. . . . propres. Quelle suavité de contours ! quelle pureté de lignes ! quelle profondeur dans le regard ! quels yeux ! des étoiles vues par la déchirure d'un nuage noir ! des miroirs d'Archimède capables de calciner un cœur à dix stades ! Quelles délicieuses poses, et comme cela est naturel, aisé, gracieux ! comme ces robes blanches à longs plis font bien ! comme ces cordelières brunes, à nœud lâche, sont savamment posées sur ces hanches si abondamment accusées ! Horace Vernet eût, bien certainement, donné dix ans de sa vie — de celle qu'il avait — pour mettre la main sur un de ces ravissants modèles. Du reste, nous sommes dans le pays de la *Prise de la Zmala*.

C'est un chapitre de la Bible en action ; l'illusion est complète : les Israélites, chassés d'Égypte par le Pharaon, viennent de passer ; c'est là le désert de Sin avec ses eaux amères. Regardez à

vos pieds ; le sol est couvert de *manne* (1) que les émigrants ont oublié de ramasser. « Les provisions emportées d'Égypte se trouvèrent alors épuisées, et le peuple murmura, et le lendemain, au matin, le sol se trouva couvert de grains ronds et menus comme ceux du grésil. « C'est là le pain que l'Éternel vous envoie, dit Moïse ; que chacun en ramasse une pleine mesure, et que personne n'en garde jusqu'au lendemain. » Ce pain, que le peuple appela la *manne*, était blanc comme les grains du coryandre ; son goût était celui des gâteaux d'huile et de miel. Il se durcissait en peu de temps, et fondait à l'ardeur du soleil, et, de plus, il ne se conservait pas même jusqu'au lendemain.

La *manne* de nos jours a bien la forme indiquée par Moïse ; mais son goût s'est considérablement modifié ; en revanche, elle peut, croyons-nous, se conserver à perpétuité. Nos fantassins s'approvisionnent de ce produit ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

La route est superbe ; bien que sablonneuse, son fond ne manque cependant pas de consistance. Le terrain doit, du reste, contenir une certaine proportion de sel marin ; car, de temps à autre, nous rencontrons de petites *daya* couvertes de jujubiers sauvages (*sedeur*), ces salsolacées qui ne prospèrent que le pied dans le sel. En dehors de ces bouquets, la végétation est d'une maigreur extrême. C'est aussi le pays de la rose de Jéricho (*anastatica hierochuntina*) (2), l'anastatique hygrométrique, cette

(1) Ce que nos soldats appellent la *manne* paraît être cette espèce de *lichen* que les savants désignent sous les noms de *parmelia esculenta*, et qui, dans les déserts de l'Orient, apparaît subitement de temps à autre sur une vaste étendue de terrain. Dans notre Sud algérien, ce lichen est de couleur grisâtre ; on le rencontre par petits amas comparables à ces petits monticules que rejettent les lombrics. Sa cassure est blanche et son goût insipide ; sa forme est irrégulière, et sa grosseur est celle d'un pois. Il couvre de grands espaces, particulièrement au-dessous des Hauts-Plateaux. Les amas de ce lichen se forment le plus souvent au pied des touffes de *metsnen* (*passerina hirsuta*).

(2) La *rose de Jéricho*, ou *jérose*, est une petite crucifère à tige basse et ramifiée. Lorsqu'elle a atteint toute sa croissance, ses rameaux desséchés se contractent en une touffe globuleuse ; mais dès qu'elle est mise en contact avec l'eau, ses branches se détendent et s'étalent comme si la vie y était revenue.

crucifère légendaire qui, d'après la croyance populaire des Chrétiens, ne serait autre chose que l'extrémité des rameaux d'un arbrisseau sur lequel la Vierge étendait les langes du divin Enfant, plante qui, avec les eaux amères et la manne, nous transporte par la pensée dans les régions qui furent le berceau du Christianisme, et dans ce désert où vécut Jean-Baptiste.

Le sol devient pierreux et dur à l'excès. On nous montre à gauche de la route les restes d'une redoute construite par le général Marey en 1844. Un peu plus loin, la colonne pose provisoirement son camp non loin de Châbounia, sur la rive droite de l'ouad El-Oureg. On a fait là inutilement des essais de forage de puits artésien ; on remarque encore à droite trois ou quatre petites constructions qui servaient d'habitation aux puisatiers.

Des détachements partent de ce point pour aller renforcer les garnisons de Djelfa et de Laghouath.

Une quinzaine de cavaliers des tribus du cercle de Boghar sont amenés à notre camp ; ils ont à répondre à l'accusation d'avoir abandonné la colonne et le goum dont ils faisaient partie à hauteur de Laghouath. C'était un reproche du genre de celui qu'avait eu à adresser Mahomet à ceux qui étaient rentrés dans leurs foyers avant la fin de l'expédition de Tabouk, enchantés qu'ils étaient de rester en arrière du Prophète. Le fin mot, — l'envoyé de Dieu nous l'apprend, — c'est qu'il leur répugnait de combattre dans le sentier de Dieu de leurs personnes et de leurs biens. Ils se disaient les uns aux autres : « N'allons pas à la guerre pendant ces chaleurs. » — « Dis-leur, soufflait Dieu à son Prophète à cette occasion : La chaleur du feu de la géhenne est bien plus brûlante encore ! » Ces quinze cavaliers avaient, sans doute, trouvé, comme ceux auxquels Mahomet fait allusion, que la chaleur était trop forte pour aller à la guerre. Le général se contenta de les dégrader en les mettant à pied et en les faisant désarmer.

A quatre heures, nous nous remettons en route pour aller coucher sur un bivouac sans eau. Nous coupons, au-dessous de Châbounia, quelques marécages, et, reprenant la route, nous traversons successivement le Nahr-Ouassel (Haut-Chelif) et l'ouad

En-Nâim. Nous dressions nos tentes dans une daya au-delà de ce dernier cours d'eau. On distinguait de ce point, sur la croupe orientale du Djebel-'l-Hammouch, le poste-avancé de Boghar.

Le 29 juin, à quatre heures du matin, nous levions notre camp, et nous nous dirigeons, en laissant le Nahr-Ouassel à notre droite, sur le ksar El-Bokhari; nous coupions successivement l'ouad Moudjelil, les ravins d'Ouden-el-Ahmar et d'El-Kser, le Chelif sur son pont, et nous dressions nos tentes au-dessous du Kef Ben-Alia et du ksar El-Bokhari.

Nous apprenions en arrivant que, le 27 juin, grâce aux mesures habiles et énergiques du général de Martimprey, sous-gouverneur, la révolte des Flita avait été vaincue et terrassée, et que toutes les tribus voisines de l'ouad Riou s'étaient soumises aux conditions qui leur avaient été imposées par cet officier général.

Quant au commandant de la division d'Oran, il était revenu, après la destruction d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, sur le poste de Géryville, d'où, comme il le disait le 9 juin, il s'était rabattu sur Sâïda. Dans le but de protéger les Trafi ralliés et de défendre l'accès de leur pays aux Harar insoumis, il avait établi ses troupes sur le plateau d'Aïn-el-Hadjar, où elles devaient passer l'été. « En résumé, terminait le général Deligny, je considère comme arrêté le mouvement insurrectionnel du Sud, et je crois que nous n'avons plus à compter qu'avec des tribus honteuses de leur conduite, effrayées de leurs fautes, et accablées de misère. Si elles ne reviennent pas à nous d'elles-mêmes, nous serons en mesure, en automne, de les y contraindre par la force. Actuellement, cela nous est matériellement impossible.

« Les Oulad-Châïb paraissent être ceux auxquels les plus rudes châtiments sont réservés. Ils paient bien cher l'hospitalité qu'ils sont venus chercher dans l'Ouest : ils en sont réduits à boire à Malah (rivière salée); c'est la seule eau qu'on leur ait laissée en partage. »

Les marchands du ksar El-Bokhari n'ont point voulu laisser rentrer la colonne sans lui témoigner tout le plaisir que leur causait son retour. Pour ne pas être des hommes de cheval, ils n'en ont pas moins l'amour de la fantazia à la poudre. Après

une *tharaka* bien nourrie, ils regagnent bravement leurs comp-
toirs.

Une commission est organisée pour faire la vente des trou-
peaux provenant des diverses razias et en répartir le produit
entre les troupes de la colonne. Ce produit s'élève au chiffre de
15,750 francs, ce qui porte la part de chaque homme à la somme
de 4 francs.

Le ksar El-Bokhari est perché, à 200 mètres au-dessus de la
vallée du Chelif, sur une croupe dénudée et de cette éternelle
nuance chemise de la reine Isabelle, teinte que nous connais-
sons de reste. Le village actuel est d'origine récente : une colo-
nie de marchands de Laghouath le fonda en 1829 dans un
but exclusivement commercial, c'est-à-dire pour en faire le centre
des affaires qui se traitent entre le Tell et le Sahara. Ksar El-
Bokhari est, en un mot, l'un des ports secs du Sud.

On remarque, au nord-est du village, sur la rive droite du
ravin, les ruines de l'ancien ksar. Son nom d'El-Bokhari lui
vient de son premier fondateur, dont l'un des descendants était
encore, au commencement de 1864, kaïd des Mfatha.

En 1841, ksar El-Bokhari était un assez gros village, bâti de
gourbis et de cabanes. Depuis que nous occupions Médéa, l'Émir
y avait fait transporter ses ateliers, et l'on y confectionnait des
effets d'habillement pour ses troupes régulières.

Le 23 mai 1841, nos troupes trouvèrent le village abandonné,
et elles y mirent le feu. Le ksar a été relevé depuis cette époque,
et des maisons en maçonnerie ont remplacé les gourbis des
premiers fondateurs.

El-Bokhari tient à la fois du ksar sahrien et du village tellien :
c'est aujourd'hui une sorte de Babel où se parlent les langues de
toutes les nations qui ont des représentants en Algérie ; les élé-
ments mzabite et israélite paraissent cependant y dominer. C'est
un accouplement de négociants qui semblent embusqués, comme
l'araignée derrière sa toile, pour se saisir — contre marchan-
dises, nous l'espérons, — des valeurs qui pourraient embarrasser
et gens du Tell et gens du Sahara. C'est-là, dit-on, où la plupart
des femmes des Oulad-Nâïl vont refaire les finances de leurs
maris lorsque leur délabrement — celui des finances — exige

ce genre de transaction. On assure que l'argent qu'elles gagnent ainsi ne leur arrache pas plus de remords, que le produit de la vente de leurs parapluies n'en coûte aux Auvergnats qui viennent écouler ce produit de leurs manufactures dans la capitale du monde civilisé.

Ksar El-Bokhari est donc le comptoir et l'entrepôt des Sahriens, et sa situation doit nécessairement en faire un centre commercial important.

Au pied du plateau d'El-Bokhari, et sur la route impériale de Laghouath, s'élèvent quelques constructions européennes qui bientôt seront assez nombreuses pour former un village. Il se tient là, le lundi de chaque semaine, un marché important. C'est le port naturel et central du commerce des laines de la province d'Alger.

Le poste-avancé de Bou-R'ar (le lieu à la caverne), que nous appelons Boghar, s'élève sur la rive gauche du Chelif, à six kilomètres d'El-Bokhari, et à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, sur les pentes boisées de la chaîne du Djebel-'l-Hammouch. L'Émir, qui avait compris toute l'importance de ce point qui n'était d'abord qu'un haouch, le choisit pour en faire un établissement militaire. Dès 1839, Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani, khalifa de Médéa, y fit construire un fort qu'il arma de canons, et qui renferma plus tard une sorte d'hôpital, des magasins assez considérables, des fours, et une caserne.

L'Émir y avait également, sous la protection du fort, des silos d'approvisionnements.

En 1841, lorsque le général Bugeaud eut porté la guerre dans la vallée du Chelif, il résolut de détruire tous les établissements militaires qu'avait l'Émir sur la ligne de ceinture du Tell. Le général Baraguey-d'Hilliers paraissait, en effet, le 23 mai 1841, à la tête de 8,000 hommes d'infanterie et de 1,000 chevaux, sous le poste de Boghar.

Lorsque nos troupes en approchèrent, elles reçurent une centaine de coups de fusil partis de quelques groupes ennemis qui furent promptement dispersés. En évacuant Boghar, les Arabes y avaient mis le feu; on chercha à détruire par la mine et par la pioche ce que l'incendie avait épargné. On trouva, cachées

dans un ravin, trois pièces de canon que l'on mit hors de service.

Boghar ne fut occupé qu'en mai 1843. A cette époque, le duc d'Aumale reçut l'ordre de s'assurer de ce point et de s'en servir ensuite comme base d'opérations pour manœuvrer vers le Haut-Chelif, de manière à chercher à surprendre la zmla de l'Émir qu'on savait dans ces parages. Un dépôt considérable de munitions de guerre et de bouche y fut établi sous la garde d'une garnison de 250 hommes.

Boghar devint plus tard et est encore aujourd'hui le chef-lieu d'un cercle relevant de Médéa.

Boghar est important à plus d'un titre : il domine les abords du Sahra et surveille les mouvements des tribus ; il est l'une des principales portes du sud de la province d'Alger, et il commande l'une des voies de communication les plus fréquentées par les tribus sahriennes, surtout depuis l'occupation de Laghouath.

Grâce à sa grande élévation, le poste-avancé de Boghar a d'admirables vues, et cette situation l'a fait surnommer le balcon du Sud.

Aujourd'hui, la redoute de Boghar renferme de remarquables bâtiments militaires, et le village placé sous la protection de son canon a d'assez importantes constructions. Sa population est de près de 500 habitants.

Le poste de Boghar est assis sur le territoire des Oulad-Anteur, qui, bien que Kabyles, prétendent cependant descendre du célèbre Antar-ben-Cheddad-el-Absi, guerrier et poète, mort vers l'an 615 de notre ère, et l'auteur de l'une des sept *modllakat*, poèmes suspendus dans la kâba de Mekka, de cet Antar qu'on avait surnommé Abou-el-Fouaris (le père des héros, des cavaliers) à cause de ses nombreux exploits. Malheureusement pour les Oulad-Anteur du Tithri, la grande épopée de quarante années dans laquelle se distingua le légendaire amant de la belle Abla, se passa entre les tribus d'Abs, celle du héros, et de Zobeyan, et, conséquemment, bien loin du Chelif où les Oulad-Anteur montrent encore le gué où, d'après leur version, Antar aurait été tué. Du reste, rien ne s'oppose à ce que le véritable fondateur de la tribu des Oulad-Anteur ait été un héros ; seulement, il eut moins de réputation que Ben-Cheddad, et l'histoire de ses hauts-faits paraît

avoir été noyée avec lui dans le Chelif, fleuve boueux au fond duquel il termina sa carrière et ses merveilleux exploits.

Le règlement des affaires du cercle de Boghar étant terminé, et la situation politique ayant été assurée sur les points principaux de la province par l'augmentation de la garnison des postes-avancés et par des moyens indigènes, le général, par un ordre du jour en date du 30 juin, faisait connaître à sa colonne qu'elle était dissoute :

« A dater d'aujourd'hui 30 juin, la colonne expéditionnaire du Sud est dissoute, et les différentes troupes qui la composent rejoindront leurs garnisons respectives.

« Le général commandant la colonne ne veut pas quitter ses soldats sans leur exprimer sa satisfaction pour l'énergie et l'abnégation qu'ils ont montrées à supporter les fatigues et à surmonter les difficultés qu'ils ont rencontrées.

« Ce sont des qualités qui auraient brillé plus vivement encore en un jour de combat, si leur présence seule et leur attitude n'eussent suffi pour ramener dans le devoir les tribus insoumises et pour obtenir des résultats importants.

« Le corps d'officiers s'est montré en toutes circonstances à la hauteur de ses devoirs, et il lui revient une large part dans les éloges que le général commandant la colonne adresse à ses troupes.

« Au camp sous le ksar El-Bokhari, le 30 juin 1864.

« *Le Général de Division commandant la colonne expéditionnaire du Sud,*

« Signé : YUSUF. »

Et le général avait raison ; car il eût été difficile de montrer plus d'énergie, plus de vigueur, plus d'abnégation, plus de patience, plus de résignation, plus de discipline, plus d'amour du devoir, que ne l'avaient fait ses admirables troupes ; il eût été difficile d'être plus stoïquement calme qu'elles devant les misères inhérentes aux expéditions du Sud : jours de feu, nuits de glace, eaux salées et vaseuses, marches pénibles dans les solitudes ensablées, la terre pour couche, les tempêtes brûlantes, le biscuit

Revue afric., 22^e année. N^{os} 131-132 (SEPT.-NOV.) 1878. 25

et le mouton pour éternel régime, et pas une journée de poudre ! Et malgré ces souffrances, ces fatigues, ces privations, de la gaieté, de l'entrain, des chansons, des lazzis, de francs rires, des moqueries contre la mauvaise fortune, tout le bagage, enfin, de cette bonne vieille philosophie française qui prend ses appuis sur l'amour de la gloire et sur la religion du drapeau, vertus précieuses qui nous empêchent de nous apercevoir que nous marchons sans souliers, que nos vêtements sont en lambeaux, que nous avons faim, que nous avons soif ! Merci ! bronzés sublimes, qui ne vous doutez même pas de ce que vous valez, et qui faites œuvres de géants avec la simplicité de l'enfant ! déguenillés splendides, qui avez montré au monde entier vos uniformes, vos drapeaux, vos corps enloqués ; fous divins qui combattez dans le feu, et qui, comme Orphée, iriez chercher votre Eurydice aux enfers, si elle s'appelait la Gloire ! Gardez précieusement vos croyances, vos enthousiasmes, votre chauvinisme enfin, et la France sera toujours la nation forte, puissante et respectée !

Le 1^{er} juillet 1864, les différents corps ou détachements composant la colonne prenaient la route de Médéa pour, de là, être dirigés sur les garnisons qui leur avaient été assignées.

C. TRUMELET.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

P.-S. — Aujourd'hui que la retraite nous a fait des loisirs et que les soucis et les exigences du commandement ne nous prennent plus tout notre temps, nous espérons pouvoir bientôt donner la suite de ce travail ; car, contrairement aux prévisions des généraux commandant les divisions d'Alger et d'Oran, l'insurrection fomentée par les Oulad-Hamza, qu'ils avaient crue terrassée et définitivement vaincue, relevait audacieusement la tête dans le courant de juillet, et mettait tout notre Sud en feu. Aussi, nos colonnes étaient-elles à peine rentrées dans leurs garnisons, qu'elles étaient obligées de reprendre la route du Sud et de recommencer vigoureusement la lutte, sous les ardeurs dévorantes du soleil d'un été sahrien.

La mort de Sid Mohammed-ould-Sidi-Hamza, le chef de l'insurrection, tombé en février 1865 au combat de Garet-Sidi-Ech-Chikh, sous les balles du chef de la tribu des Harar, ne mit même pas fin à la lutte, et le drapeau des rebelles, relevé par Sid El-Ala, l'oncle du jeune Ahmed-ould-Sidi-Hamza, retint nos colonnes dans le sud des trois provinces jusqu'au commencement de 1866. A partir de cette époque, les tribus sahariennes, complètement ruinées, réduites à la plus affreuse misère, avaient obtenu l'aman et étaient — presque toutes — rentrées sur leurs territoires. Quant aux Oulad-Hamza, qui paraissaient ne pas vouloir encore renoncer à la lutte, ils s'étaient réfugiés dans le sud marokain en attendant des jours meilleurs.

Cette seconde partie de notre travail sera plus féconde que la première en actions de guerre et en épisodes dramatiques, et, à défaut de tout autre intérêt, elle aura certainement celui du sang, des tueries et des violences que produit la sauvagerie alliée au fanatisme le plus effréné.

Valence, le 10 décembre 1878.

Colonel C. TRUMELET.

